



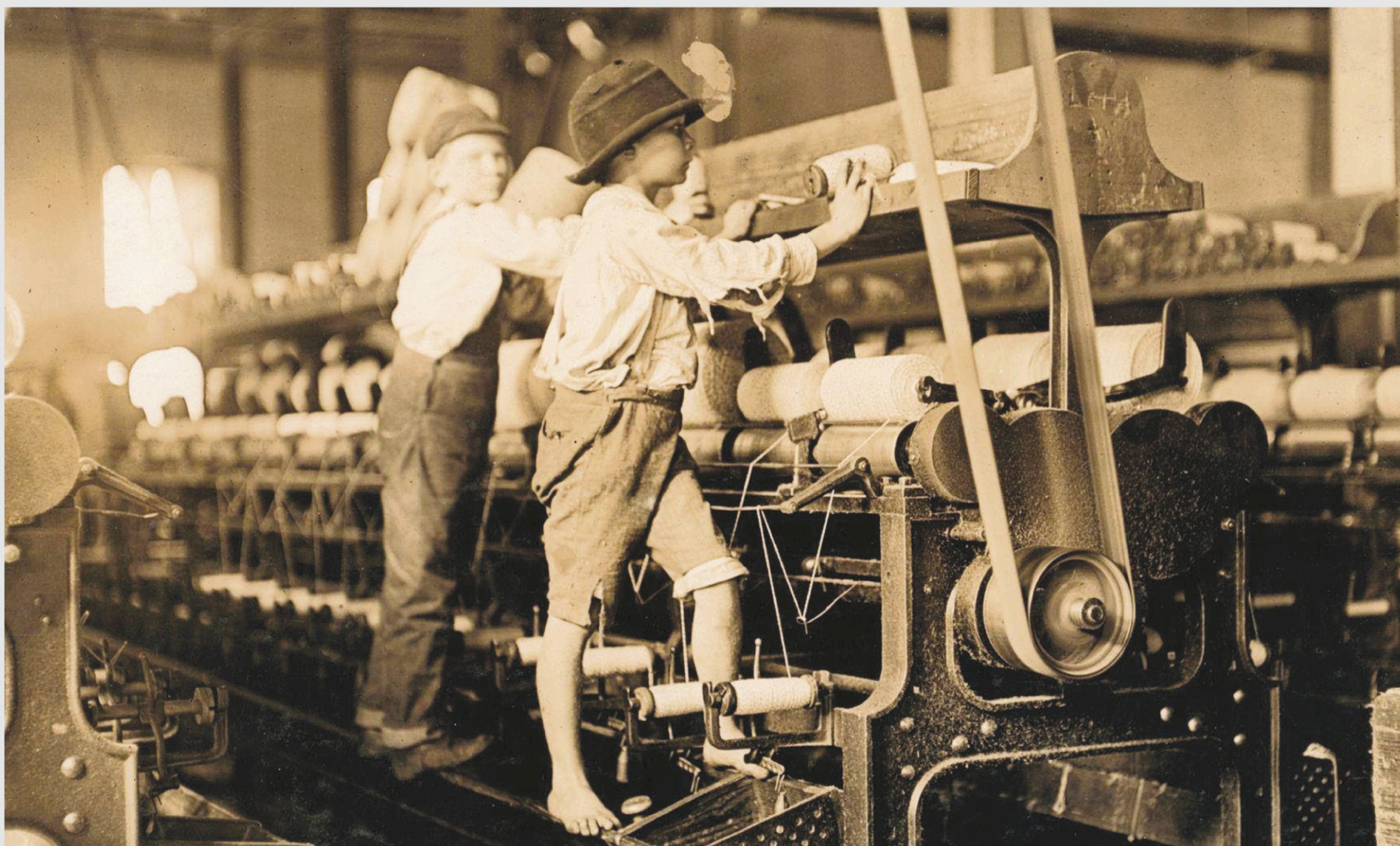
Gueusaille ou le roman social selon Lise Demers
Page F 3



Diane Ducret et le mépris envers les femmes libres
Page F 5

LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 20 ET DIMANCHE 21 MAI 2017



WIKIMÉDIA

Le changement de bobines (vers 1900), La Haye

ESSAI

Pas de liberté dans l'excès de biens

Un dictionnaire franco-québécois remonte en 50 penseurs aux fondements de la décroissance

MICHEL LAPIERRE

La nécessité de la décroissance matérielle pour sauver l'humanité du naufrage écologique apparaît encore à beaucoup comme une conviction récente des plus radicaux défenseurs de la nature. En réalité, elle découle d'une réflexion d'au moins deux siècles. En 1957, Albert Camus, en recevant le prix Nobel de littérature, affirme que la tâche de sa génération n'est plus de « refaire le monde », mais « consiste à empêcher que le monde ne se défasse ».

Des figures inattendues et célèbres, comme l'écrivain

français, ou prévues mais seulement familières aux intellectuels écologistes, comme l'économiste américain d'origine roumaine Nicholas Georgescu-Roegen (1906-1994), font partie des cinquante penseurs présentés dans *Aux origines de la décroissance*. Presque unique en son genre, du moins dans la francophonie, ce dictionnaire est publié sous la direction des Français Cédric Biagini et Pierre Thiesset, ainsi que du Québécois David Murray.

Quarante spécialistes y écrivent sur chacun des penseurs choisis environ cinq pages substantielles, riches de citations emblématiques et de références

bibliographiques éclairantes. Ils ont voulu montrer en quoi, depuis les origines de la révolution industrielle, « les analyses de ces illustres devanciers peuvent stimuler les réflexions actuelles des partisans de la décroissance, et des autres! ».

L'idée de convaincre les non-initiés ou seulement de piquer leur curiosité est fondamentale pour les concepteurs de l'ouvrage. Dans le choix des penseurs, ils ont tenu à éviter toute apparence de sectarisme : les écrivains côtoient les scientifiques, les novateurs, ceux qu'on serait tenté d'appeler les antimodernes, et les agnostiques, les croyants.

Ont aussi leur place ceux qui mêlent ingénument scepticisme et certitude. Seule compte aux yeux des éditeurs l'adhésion géniale au principe : « Il n'y a de richesse que la vie. »

Le cri de la liberté

Comme le montre l'article que lui a consacré l'historien de la littérature Patrick Marcolini, Camus illustre très bien cette sage maxime. Il écrit en 1958 : « Je suis avare de cette liberté qui disparaît dès que commence l'excès des biens. » Dès 1951, dans *L'homme révolté*, il déplore que « la productivité, envisagée par les bourgeois et les marxistes comme un bien en elle-même »,

ait « été développée dans des proportions démesurées ».

Le rejet à la fois du productivisme des capitalistes et de celui des marxistes, on le retrouve souvent dans le dictionnaire de manière formelle ou en filigrane. Est-ce à dire que tout penseur influencé par Marx lui-même, et non par ses nombreux disciples déformateurs, verse dans le productivisme ? Ce n'est certes pas le cas de Herbert Marcuse, le philosophe américain d'origine allemande que le sociologue Patrick Vassort nous fait redécouvrir en quelques pages.

VOIR PAGE F 2 : LIBERTÉ

ENTREVUE

Gérard Depardieu seul face à la tristesse du monde

Pendant cinq ans, le bédéiste Mathieu Sapin a partagé le quotidien délirant d'un excessif singulier et attachant

FABIEN DEGLISE

Mais pourquoi a-t-il fait ça ? Quand Gérard Depardieu débarque à Moscou, il y a quelques années, Vladimir Poutine, l'autocrate russe, sachant cela, demande à le voir. Une photo, bien personnelle, témoigne de la rencontre qui a eu lieu au Kremlin. « Au moment de la prendre, relate Arnaud, son ami qui l'accompagnait et qui a appuyé sur le déclencheur, il s'est tourné vers moi et il m'a dit : "Tu vas voir, je vais écraser mon gros nez contre la joue de Poutine." » Pourquoi ? « Parce que ça le faisait marrer », relate-t-il dans *Gérard* (Dargaud), récit désopilant et sensible de cinq an-

nées que le bédéiste Mathieu Sapin a passées « dans les pattes de Depardieu » et celles des proches du célèbre acteur. C'était entre 2012 et 2016. L'objet littéraire, que le président français, Emmanuel Macron, a placé dans ses lectures pour se détendre durant la campagne électorale, a-t-il confié au magazine *Le Point* il y a quelques jours, sort enfin au Québec. Il plonge le lecteur dans le quotidien délirant d'un homme excessif et attachant, mais donne surtout un accès direct à une créature fascinante, affligée par la rectitude de son temps, mais surtout bien seule face à la tristesse du monde.

« Être Gérard Depardieu, c'est très pesant par moments, parce

qu'il lui est impossible de vivre comme tout le monde, autant en France qu'à l'étranger », explique l'auteur, joint cette semaine par *Le Devoir* à Paris. Mathieu Sapin a accompagné l'acteur sur les routes du Caucase, à Moscou, en Bavière, sur les lieux de tournage du *Divan de Staline*, film réalisé par Fanny Ardant, et dans sa maison colossale de la capitale française... « Il est prisonnier d'une image, prisonnier d'un corps, prisonnier des personnages marquants qu'il a incarnés, prisonnier de ses caricatures », et c'est finalement dans la démesure, dans l'excès, dans la spontanéité, dans le décalage

VOIR PAGE F 4 : DEPARDIEU



DARGAUD

Planche extraite de *Gérard*. Cinq années dans les pattes de Depardieu de Mathieu Sapin

LIVRES > PATRIMOINE

LIBERTÉ

SUITE DE LA PAGE F 1

Dans *L'homme unidimensionnel* (1964), Marcuse soutient: «*De la manière dont elle a organisé sa base technologique, la société industrielle contemporaine tend au totalitarisme. Le totalitarisme n'est pas seulement une uniformisation politique terroriste, c'est aussi une uniformisation économico-technique non terroriste qui fonctionne en manipulant les besoins au nom d'un faux intérêt général.*» Tout en traitant d'incroyants comme lui et Camus, le dictionnaire étonne par ses articles sur des écrivains tournés vers l'au-delà.

Polémiste antiproductivisme

Grâce à la collaboration du metteur en scène Jacques Dalaire, des pages présentent le catholique français Georges Bernanos sous un angle méconnu. Dans *La France contre les robots* (1944), avec une fureur digne de Dostoïevski, le polémiste pourfend le productivisme: «*Le règne de l'Argent, c'est le règne des Vieux.*» Il conclut: «*C'est la condamnation de l'esprit de jeunesse. La jeunesse du monde n'a le choix qu'entre deux solutions extrêmes: l'abdication ou la révolution.*»

D'autres écrivains se rapprochent de cet extrémisme spirituel. Le dictionnaire ne néglige ni le Russe Tolstoï, défenseur en 1902 de la payannerie contre l'industrialisation, ni le Britannique G. K. Chesterton, dénonciateur en 1905 de la civilisation scientifique tendant «*à détruire la démocratie*», ni la Française Simone Weil jugeant dès 1933 «*que l'expansion capitaliste n'est plus loin du moment où elle se heurtera aux limites mêmes de la surface terrestre*».

Si le natif d'Italie Lanza del Vasto affirme en 1971 que «*la croissance des pays modernes est incompatible avec la non-violence*» à l'exemple

de son maître indien Gandhi, qui, répertorié comme lui dans l'ouvrage, avait estimé dès 1925 qu'«*il n'y aura pas de réforme possible tant que les gens éduqués et riches n'accepteront pas volontairement le statut des pauvres*», certains penseurs adoptent un ton plus philosophique que prophétique. En 1935, des essayistes français, Jacques Ellul et Bernard Charbonneau, le font.

Comme le montrent des articles de l'ouvrage, Ellul et Charbonneau, dès cette année-là, établissent les bases de l'écologie politique en s'opposant, dans un manifeste personnaliste, à l'approche productiviste et techniciste aussi bien du libéralisme que du communisme et du fascisme. Ils osent préconiser «*une cité ascétique afin que l'homme vive*».

Approfondis plus tard, leur éloge de la mesure, leur remise en cause du progrès illimité, leur refus catégorique du gaspillage et du culte du profit pourraient passer pour un simple moralisme. Pourtant, depuis la mort d'Ellul en 1994 et celle de Charbonneau en 1996, ce sont la science et la technique elles-mêmes, si suspectées par eux et les autres penseurs retenus dans ce dictionnaire capital, qui confirment la fascinante prémonition de tous.

À l'heure de l'examen du danger des changements climatiques planétaires, les précurseurs de la promotion de la décroissance deviennent ainsi des maîtres.

AUX ORIGINES DE LA DÉCROISSANCE CINQUANTE PENSEURS

★★★★
Sous la direction de Cédric Biagini, David Murray et Pierre Thiesset
L'Échappée/Écosociété/Le Pas de côté
Paris/Montréal/Vierzon, 2017, 320 pages

Collaborateur
Le Devoir

Arthur Buies, écrivain déchiré

Une nouvelle édition de sa correspondance dresse le portrait de l'une des plus fortes plumes du XIXe siècle québécois

CHRISTIAN DESMEULES

C'est l'une des plus belles figures d'écrivain de notre XIX^e siècle. Arthur Buies (1840-1901) n'a sans doute pas reçu toute la reconnaissance qu'il méritait. Connu surtout, dans l'imaginaire populaire, comme personnage de journaliste alcoolique et folklorique dans *Les belles histoires des pays d'en haut* de Claude-Henri Grignon, la réalité est beaucoup plus nuancée.

De son «*œuvre*» se dégagent surtout aujourd'hui les chroniques. Pas de romans, de poésie, pas de théâtre. Mais dans tous les cas, malgré tout, beaucoup de romantisme. Orphelin de mère à trois ans, avant d'être confié par son père (un Écossais qui a ensuite quitté Montréal refaire sa vie en Guyane britannique) à des tantes, Arthur Buies va vite se muer en adolescent rebelle.

Rebelle surtout à la plupart des causes que la petite bourgeoisie canadienne-française de l'époque avait le plus à cœur, inféodée à la fois au pouvoir britannique et aux représentants de l'Église catholique.

En 1856, après avoir été exclu du Petit Séminaire de Québec et du collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, il est inscrit par son père au fameux Trinity College de Dublin, en Irlande. Le jeune Buies n'y fera pas long feu...

«*Ecervelé au suprême degré*» (selon les mots de Louis-Jacques Casault, un cousin de sa mère), Buies va plutôt prendre la direction de Paris avec le projet d'y faire ses études. Il va y passer trois ans, fréquentant le lycée Saint-Louis en vue d'y obtenir le baccalauréat, qu'étant aux uns, empruntant aux autres, remboursant lorsqu'il n'avait plus d'autre choix. Un épisode français qui n'a fait que renforcer ses opinions sur l'aliénation de ses compatriotes.

«*Nous n'avons pas chez nous de langue maternelle. Nous savons un jargon de langue; sois sûre que nous ne parlons pas du tout français, nous ne parlons pas non plus l'anglais; ce que nous parlons c'est un galimatias de deux langues, un ga-*

«*Il est grand, grand temps de mettre les choses au point dans ce pays-ci. Notre littérature est infestée par des bousilleurs qui ont acquis une notoriété de faux aloi, à force de mettre leur nom au bas de toute espèce de choses appelées "articles", et de provoquer toutes les occasions imaginables de faire paraître ce nom, comme un gros disque de fer-blanc derrière la lumière, afin de perpétuer l'aveuglement des badauds et d'en faire accroire indéfiniment à un public bon enfant, ou dédaigneux de faire attention aux ficelles.*»

Extrait de *Correspondance*

limatias corrompu», écrivait-il à sa sœur Victoria en 1858, avant de partir rejoindre les troupes de Garibaldi stationnées dans le sud de l'Italie, comme un ultime sursaut de provocation suicidaire.

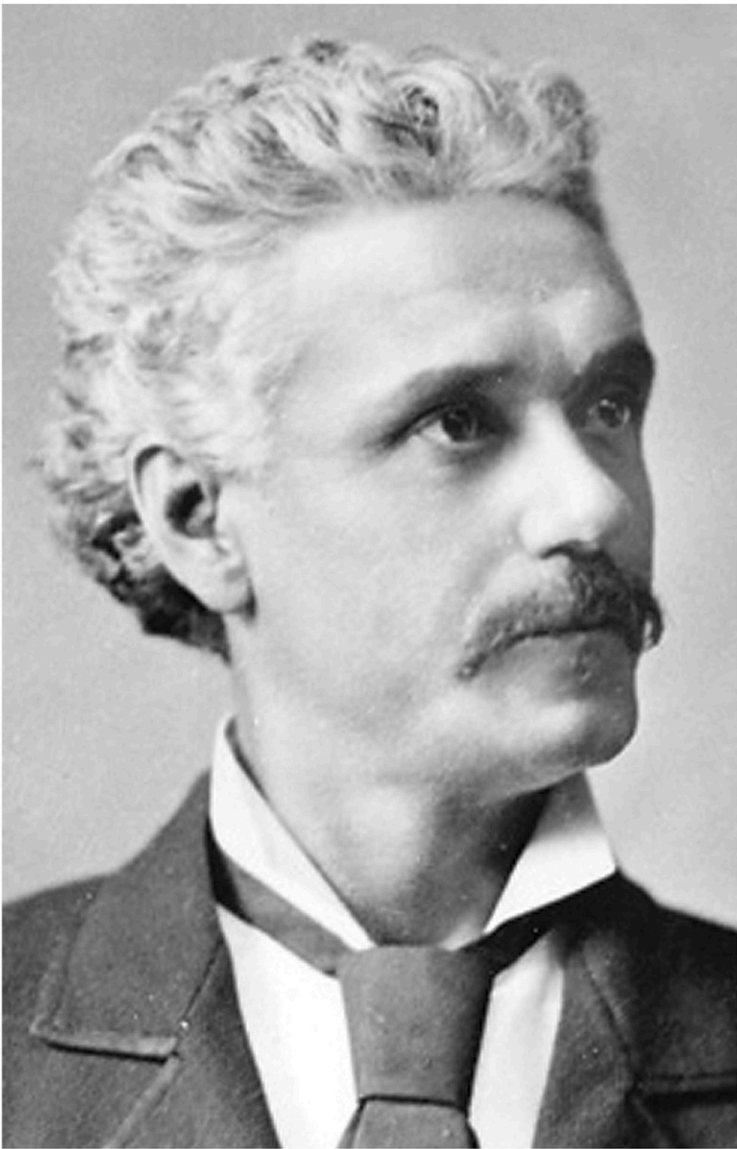
Disparates et inégales

Cette nouvelle édition de sa *Correspondance* (une première avait paru chez Guérin en 1993), améliorée de notes et de nouvelles lettres, rassemble lettres privées, lettres publiques, lettres reçues, brouillons de lettres. Et ses propres lettres, en ce sens, sont un peu aussi à l'image de son œuvre: disparate et inégale.

Il faut dire que les soucis d'argent l'auront préoccupé une grande partie de sa vie. En 1855, il pouvait déjà écrire que son «*existence n'a été qu'un tissu d'infortunes et de malheurs malgré des moments de folle gaieté*».

Rallié à la cause de la colonisation, défendue par le curé Labelle, Buies s'est marié à l'âge de 47 ans avant de devenir père de trois enfants. La réalité n'aura jamais fini de rattraper ce diable d'homme, qui passera son temps, s'il faut en croire sa correspondance, à courir après l'argent, tout en luttant avec ses démons et de sérieux ennuis de santé.

Mais nourri très jeune à



ARCHIVES LE DEVOIR

Arthur Buies a carburé malgré tout à l'humour et à la vivacité.

l'esprit des Lumières et à sa littérature, fervent progressiste («*L'homme ne sera libre que lorsque la femme sera émancipée*», pense-t-il), défenseur de la langue française et farouche opposant au projet de Confédération canadienne, Buies carbure malgré tout à l'humour et à la vivacité.

En 1889, interrogé sur ses lectures, pourtant bien calé dans le giron de son ami le curé Labelle, il ne semble pas hésiter: «*Quand je lis Voltaire, je me dis: c'est là le génie français par excellence. Limpide comme de l'eau de roche, une clarté lumineuse, le bon sens avant tout, une netteté de vue prodigieuse...*» Et Diderot? «*Diderot! Voilà assurément le prosateur le plus agréable et le plus séduisant. Diderot est délicieux. Il ne faut pas dire cela aux pe-*

tites pensionnaires.

» De libéral radical, pourfendeur infatigable de l'obscurantisme dans lequel le clergé maintenait les Canadiens français, à chanter nationaliste (et utopiste) de la colonisation des régions inexploitées du Québec, scribe à gages et géographe amateur, allant à la messe tous les jours, Arthur Buies incarne avec intensité la déchirure et l'impossibilité d'être écrivain à cette époque.

Collaborateur
Le Devoir

CORRESPONDANCE

★★★★
Arthur Buies
Édition préparée, présentée et annotée par Francis Parmentier
Lux éditeur
Montréal, 2017, 400 pages

POUR DE BONNES VACANCES, PASSEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

MARTHA BAILLIE

La disparition d'Heinrich Schlögel

Traduit de l'anglais (Canada) par Paule Noyart

«Un roman traduit avec une précision que j'admire. La beauté concise de certaines phrases arrête net la lecture.»

Alice Zeniter, *Le Monde*

ANNA RAYMONDE GAZAILLE

Jours de haine

«[...] l'écriture d'Anna Raymonde Gazaille est d'une efficacité rare. Précise, ciselée avec élégance, sans artifice. Au Québec, seuls quelques auteurs de polars peuvent prétendre à une telle hauteur stylistique.»

Michel Bélaïr, *Le Devoir*

MARIE-PASCALE HUGLO

Montréal-Mirabel

Lignes de séparation

«Ce sont les frontières qu'Huglo (re)définit: celles du souvenir comme celles de la famille, celles de la patrie comme celles du couple. Et dans l'éclatement, elles ne se brisent pas nécessairement, mais elles se redéfinissent.

Jérémy Laniel, *Voir*

NATHALIE LECLERC

La voix de mon père

«La voix de mon père, recueil d'une centaine de courts textes très poétiques où l'émotion est à fleur de peau, est le portrait de Félix (Leclerc) vu à travers le regard d'une petite fille amoureuse de son père, qui arrêta de vivre lorsqu'il partait en tournée et qui a grandi en emmagasinant chaque détail de lui.»

Josée Lapointe, *La Presse*

EMMANUELLE TREMBLAY

Comme des sauvages

«L'auteure brosse la fresque d'une société en mutation, mêlant passé et présent, des années 60 au nouveau millénaire, au sein d'une famille où continuent à rôder fantômes et non-dits. L'œuvre qui en résulte est un roman d'une force étonnante, qui lève les tabous sur la condition des femmes à l'époque de la libération sexuelle, et inspire la révolution.»

Laila Maalouf, *La Presse*

LEMÉAC

Conseil des arts du Canada

LIVRES FICTIONS

L'horreur en héritage

François Lévesque signe un roman endiablé à la frontière de la lucidité et de la démence

YANNICK MARCOUX

L'enfer, ce n'est pas seulement les autres. Voilà la proposition de François Lévesque dans son nouveau roman, son septième, qui nous plonge dans l'intimité infernale d'une jeune femme issue d'une union incestueuse. En avant-propos, l'écrivain et journaliste au *Devoir* avoue avoir voulu explorer cet univers tortueux dans l'espoir de se libérer d'une obsession : depuis des années, ce récit macabre le hantait. Geste égoïste s'il en est un, ce sont désormais les lectrices et lecteurs d'*En ces bois profonds* qui risquent d'en être obsédés.

La narratrice est à l'aube de ses dix-sept ans et vit avec sa mère, Isabelle-Marie, employée d'un bar de danseuses, où elle n'est « *ni vraiment danseuse, ni vraiment serveuse* ». A la maison, Isabelle-Marie s'entiche de bouteilles de vodka, quand elle n'est pas avec « *un ami du moment* », un de ces hommes venus consommer à domicile les « *extras* » qu'elle offre aux clients du bar. Pendant ce temps, sa fille lit, pour passer le temps, un couteau sous l'oreiller, au cas.

L'apathie de leur quotidien va toutefois être mis à l'épreuve, rattrapé par leur passé tragique. Louise Valois, leur aïeule, meurt. Elle lègue sa maison de Rivière-aux-Hiboux à sa fille, la forçant à retourner dans ce « *village où elle avait juré de ne jamais remettre les pieds* ». C'est là que, dix-sept ans plus tôt, Louise et Isabelle-Marie ont survécu à un suicide collectif orchestré par leur gourou, Nicolas Jones. C'est aussi de cette hystérie collective que vient la narratrice, qui y cherchera le secret de ses origines.

À leur arrivée, la mère retrouve ses bouteilles de vodka et cherche à se soustraire aux souvenirs de cette maison qui l'ont toujours han-

tée : « *Une partie de moi a jamais réussi à s'échapper d'ici.* » La fille, elle, va explorer ces lieux qui l'ont mis au monde, afin de reconstruire la trame de ses premières années d'existence.

Dans cet univers glauque et mystérieux, une histoire horrible rejoue sa musique, couvée par un décor prêt à révéler ses secrets : « *Dehors, le soleil achevait de se coucher, dévoré par les arbres affamés.* » La « *forêt alentour, silencieuse... tellement silencieuse* », s'apprête à éveiller l'odieux qu'elle a si longtemps étouffé.

François Lévesque livre ici une histoire troublante aux personnages bien campés. Son souffle, à la fois haletant et patient, déploie les phrases telles des vagues venant du large, inlassables mais pressées d'atteindre le lecteur. Par des jeux de répétition, l'histoire nous apparaît telle une obsession, comme si la narratrice était poursuivie et qu'il lui fallait se libérer du poids de son histoire.

Ce récit cinématographique se prend dans un élan avec ses atmosphères immersives et son ambiance inquiétante, et ce, même si quelques effets de surprise manquant de créativité viennent troubler le plaisir de la lecture.

Roman d'horreur ? *En ces bois profonds* l'est certainement. Mais plus qu'un roman de genre, l'œuvre de François Lévesque s'inscrit dans cette littérature qui explore une humanité sombre en quête de lumière. Il en résulte une œuvre universelle qui nous rappelle, hélas, que l'horreur a le plus souvent un visage humain.

Collaborateur
Le Devoir

EN CES BOIS PROFONDS

★★★
François Lévesque
Tête première
Montréal, 2017, 192 pages



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

François Lévesque, écrivain et journaliste au *Devoir*, livre une histoire troublante aux personnages bien campés.



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

L'auteure signe un rare roman social considérant les personnes en situation d'itinérance avec une réelle compassion.

Lise Demers contre le culte du jetable

Roman social, *Gueusaille* met en scène des victimes d'une économie au cœur aveugle

DOMINIC TARDIF

Parce qu'il fait bon au printemps se délester de ce qui encombre le sous-sol, les Québécois laissent présentement à la rue, empilés pêle-mêle, des objets de toutes sortes. Autrement dit : c'est la saison des grosses poubelles, ou de ce qu'il convient poliment d'appeler la « collecte des résidus encombrants ». Une balade en voiture dans un quartier de classe moyenne-élevée vous permettra de constater à quel point le mot « déchet » ne définit pas la même chose partout. L'anthropologue du détritisme vous le confirmera : en Occident, on jette avec la même frénésie que l'on consomme.

Olga se définit comme une glaneuse. Vos ordures, c'est son trésor. La vieille dame russe, ayant fui la guerre pour la clémence du ciel mont-réalais, initie bientôt à sa fructueuse pratique Denise Lavallée, femme à la dérive de 45 ans qui avait jusque-là vécu « *à l'intérieur du système* », et non dans sa marge.

« *Elles revinrent en ville lourdement chargées de trophées inimaginables* », écrit Lise Demers dans *Gueusaille*, roman imaginé autour de l'amitié improbable entre ces deux paumées, qui cueillent dans les bennes à ordures des bouées auxquelles s'accrocher. « *Incroyable, les objets qu'elles pouvaient dégoter en bon état, parfois neufs de l'année précédente, ou défraîchis à peine!* »

Au cœur de la crise du verglas de 1998, elles rencontrent pendant une chasse au bois de chauffage François, lui aussi à la dérive après une rupture affreuse. Ils s'installeront bientôt tous dans un camp de fortune sur le bord de l'eau, à Rawdon.

L'humanité en deux clans

Scénario désormais trop familier dans notre actualité : « *La compagnie avait menacé de déclarer faillite et obtenu des millions des gouvernements. Deux ans plus tard, elle n'en fermait pas moins plusieurs usines et licencierait sept mille deux cents travailleurs.* » Parmi ces employés

licenciés : Denise Lavallée.

Rare roman social considérant les personnes en situation d'itinérance avec une réelle compassion, *Gueusaille* raconte une époque où le jeter-après-usage ne définit plus strictement que notre rapport aux objets, mais aussi notre rapport aux autres. Utilisée par son mari parti avec une autre femme et utilisée par son employeur prêt à la mettre à la porte malgré sa compétence, Denise « *avait progressivement cessé de voir ses amies, par manque d'argent pour les suivre dans leurs activités* [...] ». Elle lisait dans leur regard une incompréhension gênante [...] ». Elle est celle dont parlent les campagnes de sensibilisation d'organismes d'aide aux démunis lorsqu'elles affirment que « *ça peut arriver à tout le monde* ».

Vibrante tendresse

Si le mot « gueusaille » désigne un peu durement une « troupe de gueux », les clochards célestes qu'accompagne Lise Demers connaissent au moins la quiétude du sommeil du juste. Le portrait brille moins par son goût pour la nuance que par sa vibrante tendresse envers ces pittoresques vagabonds.

« *L'humanité selon Olga se divisait en deux clans irréductibles : ceux qui avaient fait la guerre, et les autres. Ceux qui l'ont connue, par solidarité, s'entraident, les autres, par bonne conscience, s'en remettent aux institutions chargées d'adoucir et de masquer la réalité.* » Fable émue et souvent empreinte de colère au sujet de ceux qui chaque jour vivent cette guerre qu'est la faim, *Gueusaille* rappelle que la vraie saleté n'est pas toujours celle que l'on croit, et que les fleurs les plus résistantes poussent parfois à l'ombre des poubelles.

Collaborateur
Le Devoir

GUEUSAILLE

★★★
Lise Demers
Sémaphore
Montréal, 2017, 203 pages

« *Que les commerçants relèvent en bloc d'un cran leur standard et ni elle ni Denise n'auraient de lieu où se réchauffer l'hiver. Encore moins de toilettes accessibles. Portrait pessimiste que contestait Denise. Il y aurait toujours de grands magasins où se promener au chaud d'un étage à l'autre pouvait gruger plusieurs heures de la journée. A maintes reprises, elle avait pu y écouter les bulletins de nouvelles et elle s'était même assoupie, un jour, dans un fauteuil en montre. Oh, pas longtemps! Un employé l'avait réveillée, inquiet de sa santé.* »

Extrait de *Gueusaille*

Gaspard LE DEVOIR **PALMARÈS**

Du 8 au 14 mai 2017

RANG **AUTEUR/ÉDITEUR** **CLASSEMENT PRÉSENTIEL NO DE SEMAINES**

Romans québécois

1	Une simple histoire d'amour • Tome 1 L'incendie	Louise Tremblay/D'Essiembre/Guy Saint-Jean	1/2
2	Les petites tempêtes	Valérie Chevalier/Hurtubise	-/1
3	Sur les berges du Richelieu • Tome 3 Amours contr...	Jean-Pierre Charland/Hurtubise	2/6
4	Le plongeur	Stéphane Larue/Quartanier	-/1
5	Plus folles que ça, tu meurs	Denise Bombardier/Édito	4/14
6	La mémoire du temps	Myliène Gilbert-Dumas/VLB	-/1
7	La mort d'une princesse	India Desjardins/Homme	6/14
8	Deux sœurs et un pompier	Mélanie Cousineau/Les Éditions réunis	-/1
9	La femme qui fuit	Anais Barbeau-Lavalette/Marchand de feuilles	3/33
10	Mon fol amour	Dominique Demers/Québec Amérique	8/7

Romans étrangers

1	La dernière des Stanfield	Marc Levy/Robert Laffont	1/3
2	Noir comme la mer	Mary Higgins Clark/Albin Michel	-/1
3	Un appartement à Paris	Guillaume Musso/XO	2/8
4	Vaticanum	José Rodrigues dos Santos/HC éditions	3/3
5	Les enquêtes du département V • Tome 7 Selfies	Jussi Adler-Olsen/Albin Michel	4/4
6	L'informateur	John Grisham/Lattès	7/2
7	Quand sort la recluse	Fred Vargas/Flammarion	-/1
8	Le saut de l'ange	Lisa Gardner/Albin Michel	8/18
9	Le dernier repas de Sarah	Robert Dugoni/Michel Lafon	6/4
10	Chaos. Une enquête de Kay Scarpetta	Patricia Cornwell/Deux terres	5/4

Essais québécois

1	En as-tu vraiment besoin?	Pierre-Yves McSweeney/Guy Saint-Jean	1/30
2	Le principe du cumshot. Le désir des femmes...	Lili Boisvert/VLB	2/3
3	Le 1% le plus riche. L'exception québécoise	Nicolas Zorn/PJM	5/2
4	J'ai profité du système	Nicolas Zorn/Somme toute	-/1
5	Le code Québec	J.-M. Léger / J. Nantel / P. Duhamel/Homme	4/3
6	Ne renonçons à rien	Collectif/Lux	6/13
7	Nous étions le nouveau monde • Tome 3	Jean-Claude Germain/Hurtubise	-/1
8	Les yeux tristes de mon camion	Serge Bouchard/Boréal	3/28
9	Camarade, ferme ton poste	Bernard Émond/Lux	9/18
10	Biographie d'un discours. Wilfrid Laurier à Québec...	André Pratte/Boréal	-/1

Essais étrangers

1	Sapiens. Une brève histoire de l'humanité	Yuval Noah Harari/Albin Michel	2/65
2	La vie secrète des arbres	Peter Wohlleben/Multimondes	1/8
3	Connaissance, ignorance, mystère	Edgar Morin/Fayard	-/1
4	La mémoire n'en fait qu'à sa tête	Bernard Pivot/Albin Michel	3/10
5	Brève encyclopédie du monde • Tome 2 Décadence	Michel Onfray/Flammarion	4/14
6	Chère Ijeawele, ou un manifeste pour une éduca...	Chimamanda Ngozi Adichie/Gallimard	5/6
7	Les religions, la parole et la violence	Claude Hagège/Odile Jacob	-/1
8	Le manifeste de la jeunesse	Johnny Pitts/Édito	10/2
9	La parole au peuple	Michel Onfray/Aube	-/1
10	Un racisme imaginaire	Pascal Bruckner/Grasset	6/2

La BTFL (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTFL reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTFL, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

LIVRES



FICTION FRANÇAISE

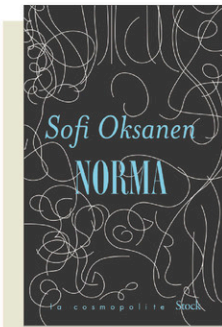
LES PARAPLUIES D'ERIK SATIE

★★★★1/2

Stéphanie Kalfon
Joelle Lesfeld Editions
Paris, 2017, 212 pages

Il y a quelque chose de terriblement musical dans l'écriture de Stéphanie Kalfon, quelque chose aussi d'atypique, quand elle raconte, à sa manière, le destin d'Erik Satie, cet «*égaré dans [son] siècle*», comme l'a un jour qualifié Debussy. Myope comme une taupe, l'homme des *Ogives*, des *Trois sarabandes*, des *Gymnopédies* et des *Gnossiennes* était surtout un des rares musiciens à avoir des yeux, disait Man Ray, le peintre, convoqué comme bien d'autres dans ce récit d'une vie singulière et surtout de l'époque qui l'a forgée. Car c'est bien là l'originalité de ce premier roman, qui prend le chemin de l'hommage en passant par le détail — oui, Satie vivait dans le désordre d'une chambre interdite dans laquelle on a retrouvé 14 parapluies identiques — et par l'esprit du temps que le pianiste et compositeur a habité. «*Que s'est-il passé dans cette chambre, dans cette vie, qui a créé un tel malentendu entre lui et le siècle ?*», se demande la jeune auteure. Qu'est-ce qui fait le génie, l'avant-garde, l'acuité, la lucidité et finalement la mélancolie, aurait-elle pu ajouter, puisque c'est finalement à tout cela qu'elle finit un peu, avec finesse et érudition, par répondre.

Fabien Deglise



FICTION FINNOISE

NORMA

★★★★1/2

Sofi Oksanen
Traduit du finnois
par Sébastien Cagnoli
Stock
Paris, 2017, 396 pages

Après la mort de sa mère, une coiffeuse qui s'est jetée devant une rame du métro d'Helsinki, Norma Ross essaie d'élucider les raisons de ce suicide inexplicable. Souffrant d'«*hypertrichose*» héréditaire, une pilosité excessive qui ne concerne ici que les cheveux — qu'elle doit couper tous les jours —, l'héroïne du cinquième roman de la Finlandaise Sofi Oksanen, laissée à elle-même, tentera de relier les fils de sa propre histoire familiale, coincée entre l'exception et la malédiction. Personnage extrasensible aux odeurs et aux phéromones, la jeune femme va vite découvrir que sa mère vendait ses cheveux, très prisés pour les extensions capillaires, à prix d'or à une bande mafieuse mêlée à d'autres trafics encore plus sombres: mères porteuses et fermes d'enfants au Nigeria. Doté d'un point de départ original et badigeonné de féminisme («*Qui gouverne les cheveux gouverne les femmes*»), ce thriller maladroît de l'auteure de *Purge* (prix Femina étranger, 2010) se dilue toutefois rapidement dans la confusion de l'anecdote.

Christian Desmeules



POLAR

LE 489

★★★★

Michael Draper
Leméac
Montréal, 2017, 240 pages

Non, il ne s'agit pas de l'adresse d'un nouveau club de danseurs nus. Plutôt d'une sorte de nom de code thaïlandais pour désigner le caïd des caïds. C'est ce que découvre Lara McCoy, une ex-agente de la CIA d'origine canadienne, qui vient de s'installer sur l'île de Koh Chang, dans le golfe du Siam, pour y vivre une retraite paisible. Ce qui n'arrivera évidemment pas... Lara, une farang qui se fait aussi appeler O'Malley, Andrews ou Adams selon les circonstances, se retrouvera plutôt impliquée dans une histoire complexe où le lien entre les triades mafieuses, la police et le pouvoir politique est mis au jour par la mort d'une journaliste assassinée dans d'horribles conditions. Mais rien ne l'arrêtera et, tout en laissant un impressionnant nombre de cadavres derrière elle, elle parvient à venger la victime trop curieuse. Ce thriller international enlevant est livré sur un rythme effréné dans une écriture soutenue qui nous garde en haleine tout au long malgré le petit côté «*Lara Croft invincible*» du personnage. L'arrivée de Michael Draper dans ce créneau, peu occupé au Québec, laisse entrevoir des choses intéressantes... surtout que ce n'est que le début d'une série, comme on l'apprend à la toute dernière page.

Michel Bélaïr

BIOGRAPHIE

Au cœur de la génération perdue

Maud Simonnot fait revivre Robert McAlmon, figure oubliée du Paris d'entre les deux guerres

CHRISTIAN DESMEULES

«*Dieu oubliera tout le monde — même Robert McAlmon*», écrivait dans une lettre de 1927 Francis Scott Fitzgerald à Ernest Hemingway. Dans le cas de Dieu, il faut voir, mais nombreux sont ceux qui ignorent l'existence de McAlmon.

Cet Américain a pourtant été au cœur de l'une des plus fascinantes aventures artistiques du XX^e siècle. Une toute petite dizaine d'années coïncées entre les deux guerres, marquées par l'insouciance, la découverte de la vitesse et de la liberté.

Car personne ne semble incarner mieux cette époque, peut-être, que cet homme lancé dans une sorte de mouvement perpétuel. Rentier, noceur infatigable, indéniablement alcoolique, écrivain et éditeur, ami de Man Ray comme d'Aragon, Robert McAlmon (1895-1956) va croiser tout le monde sur sa route: Hemingway, Ezra Pound, Gertrude Stein, William Carlos Williams.

C'est donc à une plongée dans le petit monde des artistes expatriés du Paris des années folles, membres de ce que Gertrude Stein a appelé la «*Génération perdue*», vrais propriétaires des nuits de Montparnasse, que nous convie Maud Simonnot avec *La nuit pour adresse*, biographie en style libre et livre hybride.

Né au Kansas, avant de faire un mariage blanc avec la fille d'un des plus riches armateurs d'Angleterre rencontrée à New York, et qui préférait les



DOMAINE PUBLIC

La rue Lepic, dans le quartier Montmartre de Paris, en 1925

femmes, il a vite choisi de faire contre mauvaise fortune bon cœur — et contre une rente substantielle.

Arrivé à Paris en 1921, sans domicile fixe, McAlmon fera très vite expédier son courrier aux bons soins de Shakespeare and Company, la célèbre librairie de Sylvia Beach. C'est grâce à elle qu'il fera aussi la connaissance de James Joyce, dont il va devenir un grand ami. Au point où il va dactylographier lui-même l'épisode «*Pénélope*» d'*Ulysse*, cœur érotique palpitant du grand roman de Joyce. Pendant longtemps, il fera aussi tous les mois un chèque de 150\$ à l'Irlandais «*pour lui maintenir la tête hors de l'eau*» — une somme considérable pour l'époque.

À Paris, McAlmon sera le tout premier à y créer une

maison d'édition américaine indépendante — avec l'aide de l'imprimeur dijonnais Maurice Darantière. Premier éditeur d'Hemingway avec *Three Stories & Ten Poems* en 1923, à qui il va faire découvrir l'Espagne, McAlmon croyait que «*la beauté réside dans le mouvement*».

La vie après le krach

Après 1929, alors que le krach boursier sonne la fin de la récréation pour plusieurs et que les morts commencent à s'accumuler autour de lui, maintenant divorcé et à peu près sans le sou, McAlmon n'en finit plus de noyer sa nostalgie dans le whisky et le bourbon.

«*Si le monde va en enfer, je l'accompagne, et pas question non plus d'être dans les rangs de*

derrière.» Romancier, nouvel-iste, autobiographe de son époque (*Being Geniuses Together*), personnage à l'énergie sans fond, pôle magnétique capable semble-t-il de polariser toutes les opinions, McAlmon a brûlé sa vie et son argent sans le moindre regret.

Rentré aux États-Unis en 1940, il va glisser lentement vers l'oubli jusqu'à y réussir.

«*Toute vie est une entreprise de démolition*», écrit Fitzgerald dans *La fêlure*. Pensait-il surtout à McAlmon? Il aurait pu.

Collaborateur
Le Devoir

LA NUIT POUR ADRESSE

★★★★1/2

Maud Simonnot
Gallimard
Paris, 2017, 264 pages

POLAR

Le parfait petit concierge

Philip Kerr offre une machination bien orchestrée entre guerre froide et souvenirs du passé

MICHEL BÉLAÏR

Bernie Gunther ne l'a jamais eu facile, ceux qui ont lu ses dix précédentes aventures le savent déjà. Traqué par les nazis dès le milieu des années 1930, l'ancien brillant commissaire de police de Berlin a dû rejoindre les SS contre son gré, résister à la bêtise sanguinaire de ses supérieurs comme à celle de ses bourreaux dans les camps russes et survivre aux assauts vengeurs d'un peu tout le monde. Gunther est une sorte de revenant. De survivant plutôt.

Et voilà que nous retrouvons ce presque miraculé en 1956, alors qu'il est le concierge du chic Grand-Hôtel de Saint-Jean-Cap-Ferrat sur la Côte d'Azur.

Comme toujours, Philip Kerr brosse ici un portrait de société exceptionnel: sur la scène encore mal définie de la guerre froide du milieu des années 1950, toutes les

cartes sont jouables. Et d'un côté comme de l'autre, on se permet de porter tous les coups. Or, voilà justement que le concierge du Grand-Hôtel joue au bridge.

C'est d'ailleurs un des seuls plaisirs de ce pövre Bernie, qui frôle la déprime depuis que sa femme l'a quitté pour retourner en Allemagne. Mais le hasard fait en sorte que, lorsque son partenaire de bridge est assassiné, notre concierge voit réapparaître une figure de son passé, maître chanteur de son état, désormais au service de la Stasi allemande. Les choses ont toujours tendance à se compliquer quand Bernie Gunther s'installe quelque part...

Ce n'est toutefois pas lui qui est visé cette fois — du moins pas tout de suite —, mais bien le vieil écrivain anglais Somerset Maugham, ancien espion

de la Couronne britannique et amateur de jeunes garçons. Une photo compromettante sert d'amorce aux enchères et l'écrivain, qui habite un somptueux palais tout près, demande à Bernie de négocier pour lui. À partir de ce moment, l'histoire se fait incroyablement complexe.

Il sera question d'une autre malheureuse histoire d'amour pour Gunther et surtout d'une arnaque visant à inventer ou encore à disculper une taupe travaillant à un haut niveau dans les services secrets britanniques. Le sujet est brûlant, la machination fort bien orchestrée, et Bernie lui-même devra retrouver tous ses moyens pour espérer s'en tirer vivant.

C'est l'époque, rappelons-le, où des espions à la solde des Soviétiques (Anthony Blunt et Guy Burgess) vien-

nent de faire défection. Les noms de Kim Philby et de quelques autres flottent au milieu des discussions dans un chassé-croisé digne de John le Carré.

Philip Kerr manie les cartes avec l'habileté qu'on lui connaît tout au long de cette histoire passionnante et la traduction de Philippe Bonnet rend encore une fois justice à son écriture si élégamment ciselée. On se surprendra même à souhaiter que Bernie Gunther se remette de ses malheurs afin de le retrouver quelque part le plus tôt possible.

Collaborateur
Le Devoir

LES PIÈGES DE L'EXIL

★★★★1/2

Philip Kerr
Traduit de l'anglais
par Philippe Bonnet
Seuil
Paris 2017, 400 pages

DEPARDIEU

SUITE DE LA PAGE F 1

avec la réalité qu'il cherche en vain — et paradoxalement — la façon d'être autre chose que lui-même.

Gérard Depardieu est un paradoxe qui affirme, page 64, que «*le seul endroit*» dans la vie «*où [il] aime être, c'est ailleurs*». Un paradoxe que Mathieu Sapin a saisi rapidement en se retrouvant nu avec lui sous la douche d'une piscine d'hôtel à Bakou, en Azerbaïdjan, sans préliminaires. Ça lui a rappelé une scène de *Ténue de soirée* (1987) de Bertrand Tavernier! Un paradoxe aussi dont il trace les nombreux contours au fil de ce journal de bord d'une aventure atypique avec un monstre sacré du 7^e art.

Un jardin de contradictions

«*Tout est en contradiction chez lui, résume le bédéiste, il prend beaucoup de place, il est autocentré, mais en même temps, il s'intéresse très peu à*

lui et beaucoup plus aux autres avec une sincérité évidente. Il veut qu'on le laisse tranquille, mais il passe son temps au téléphone. Il exagère son côté paysan mal dégrossi, mais il est en fait un érudit mis en contact, par sa carrière impressionnante d'acteur, avec une connaissance historique, sociale, littéraire très importante qu'il a emmagasinée de manière globalement émotive», avec une sensibilité qu'il cache bien.

Côté solitaire, Gérard Depardieu se tient en caleçon dans l'immensité de sa résidence parisienne, recevant ses visiteurs dans cette tenue sans avoir rien d'autre à prouver. «*Il vit avec des fantômes*, dit Mathieu Sapin, qui a été témoin de la scène à plusieurs reprises. *Il a eu beaucoup d'amour et d'amitiés très fortes avec des gens qui ne sont plus là: Barbara, Marguerite Duras, François Mitterrand, Patrick Dewear et Jean Carmet*» en font partie. «*Et ça aussi, autant que la célébrité, ça isole.*»

Côté exubérant, Depardieu menace de quitter la France pour ne plus y payer d'impôts, il pose son gros nez sur la face

à Poutine, il chatouille le chauffeur de son taxi à 140 km/h sur une autoroute du Caucase, appelle à l'Elysée pour dire à François Hollande, qu'il appelle sympathiquement le «*taulier*», ce qu'il pense de ses politiques. Il s'esquive d'un souper dans un resto chic pour aller manger des brochettes dans un boui-boui des quartiers populaires, refuse un contrat publicitaire de plusieurs millions en Russie, mais accepte qu'un jeune bédéiste le suive pour raconter toutes ses conneries. «*Si tu le fais, tu le fais vraiment*, a-t-il dit à Mathieu Sapin qui le reproduit dans son bouquin. *Il faut que tu parles de Depardieu qui se casse la gueule en scooter, Depardieu qui pisse dans un avion...*» Et d'ajouter au bédéiste: «*C'est un métier qui rend con! Ça, tu peux le dire dans ton machin.*»

Un homme libre

«*Il a un côté punk*», expose Mathieu Sapin, qui, en 2015, a amené son regard de fin d'observateur dans les coulisses du Palais de l'Elysée et de la présidence de François Hol-

lande, incidemment la tête de Turc de Depardieu. Ça avait donné *Le château* (Dargaud). «*C'est vraiment quelqu'un de libre qui fait des choses qui ne se font pas et qui s'en fout.*» Et tout cela s'explique, selon lui, très bien: «*Il a tellement vécu de choses incroyables, qu'aujourd'hui, la vie qu'il mène est forcément un peu terne. Et puis, il est à rebrousse-poil avec son époque qu'il trouve trop lisse, trop formelle, trop coincée. Elle manque d'aspérité pour lui. Alors il cherche sans cesse de nouvelles sensations, il essaye de provoquer des rencontres, des choses improbables, pour se sentir vivant.*»

«*Qu'est-ce qu'on se fait chier, dit-il en attendant l'heure de souper à Bussaco, au Portugal, où il est venu tourner un film en janvier 2016. Quand est-ce que ça va enfin pêter?*»

Dans le «*palais endormi*» de Depardieu — c'est comme ça que Mathieu Sapin qualifie la résidence de l'acteur —, le bédéiste a rencontré, dit-il, homme attachant, à l'humeur changeante, mais avec plein d'humour, d'ironie, de fragilité, de sagesse. Un aventurier



DARGAUD

Planche tirée de Gérard

redoutable, aussi, avec lequel il repartirait sur les routes d'un pays lointain sans se faire prier, surtout si ce n'est pas pour ramener une bande dessinée. «*Je ne veux pas faire une série sur Gérard*, assure-t-il. *Je ne veux pas que cela devienne une formule.*»

Domage pour le principal intéressé qui, lui, semble avoir beaucoup aimé l'aventure qu'il a découverte au fur et à mesure en lisant les notes du bédéiste — «*au début, ça me rendait nerveux*», dit-il —, en trouvant ça étrangement amusant. «*Gérard Depardieu déteste se regarder sur un écran ou dans*

un miroir. Quand je lui ai présenté la bédé, il l'a lu comme si elle racontait la vie de quelqu'un d'autre. La distance du dessin lui permettait ainsi de mieux de s'accepter», d'être en somme cette caricature qu'il façonne quotidiennement, comme pour s'assurer de ne pas être lui-même.

Le Devoir

GÉRARD
CINQ ANNÉES DANS LES PATTES DE DEPARDIEU
Mathieu Sapin
Dargaud
Bruxelles, 2017, 140 pages

LIVRES

Les Cosaques de don Luis

LOUIS HAMELIN



Au fil des ans, j'ai consacré plusieurs chroniques aux deux grands écrivains chiliens du tournant du millénaire, Sepúlveda et Bolano. Chez Métaillé comme chez Christian Bourgois, les responsables des services de presse étaient bien à leur affaire, les arrivages se succédaient dans les grosses enveloppes matelassées fourrées dans ma boîte aux lettres avec la rassurante prévisibilité d'un cycle naturel. Cette alimentation régulière en ouvrages neufs s'expliquait entre autres, chez Bolano (décédé en 2003), par une opération posthume de vidage de tiroirs.

Mais la fiabilité de Sepúlveda, si elle était le fait d'un écrivain bien vivant, n'en devenait pas moins, elle aussi, à la longue, et d'un strict point de vue littéraire, un peu suspecte. De toute évidence, il ne faisait pas dans la littérature monumentale, ne donnait nullement l'impression de vouloir un jour signer sa propre cathédrale, un équivalent gauchiste du 2666 de son compatriote et sombre jumeau dans l'exil. On aurait parfois pu croire que Sepúlveda, depuis *Le vieil homme qui lisait des romans d'amour*, se contentait de gérer sa popularité mondiale en ficelant bon an mal an, sans trop se forcer, son petit paquet d'histoires parfois oubliables, au style bien relax, engagées et rengagées: les réminiscences bien senties d'un vieux guerrier de la gauche, politiquement au poil. C'était assez bon, et c'est déjà beaucoup, mais on ne ressentait jamais le besoin de retenir son souffle au bord de la page,

de s'exclamer intérieurement sur un mot ou une image, voire de tranquillement jubiler, comme devant le Grand Œuvre.

Je regarde mon exemplaire de *L'Ouzbek muet et autres histoires* paru en 2015. Pas de page cornée, ni de vieux post-it défraîchi jaillissant comme un diabolotin de la tranche. Aucun gri-bouillis au crayon de plomb dans la marge: pas lu, apparemment. Mais que pouvais-je donc avoir de mieux à faire?

Le retour d'un préféré

Devant l'argumentaire du dernier opus du bonhomme, cependant, ayant constaté que le Chilien nous y ramenait le dénommé Juan Belmonte, mon préféré, «*ex-guérrillero en Bolivie, ex-membre de la garde rapprochée du président Allende, ex-soldat de la guérilla au Nicaragua, formé dans les académies militaires de la défunte Union soviétique, de l'ex-République démocratique allemande et de Cuba, qui vit de manière suspecte à l'écart de tout dans le trou du cul du monde...*», le sang de l'ancien fan de la révolution sandiniste s'est remis en marche dans mes veines, et je n'ai pas résisté. Je gardais un plutôt bon souvenir d'*Un nom de torero* (1994), seule autre aventure de ce baroudeur nommé d'après un personnage de Hemingway, dans une œuvre qui couvre maintenant un quart de siècle. On est ici en pleine mythologie sepulvédiennne. Et en passant, l'orifice dont il est question plus haut, c'est la Patagonie.

Comme dans *Un nom de torero*, où un trésor nazi refaisait surface en Patagonie, Sepúlveda, dans *La fin de l'histoire*, s'est amusé à semer des greffons d'histoire européenne sur sa terre natale, entremêlant joyeusement les mémoires

meurtres de l'Allemagne hitlérienne et du Chili (de Pinochet, puis pinochetiste et amnésique...), additionnées de quelques soupçons de stalinisme et de poutinisme, les horreurs du vingtième siècle se répondant par-delà les continents avec une imparable logique.

Pour alimenter son roman d'espionnage (paru dans la collection «Noir» de Métaillé, le nouveau Sepúlveda n'est, à proprement parler, ni un polar ni un vrai thriller, empruntant des ficelles aux deux genres), l'auteur a repêché une anecdote historique impliquant les Cosaques, ce fier peuple de la steppe reconnu pour la férocité de ses cavaliers, mais aussi pour ses ardeurs contre-révolutionnaires. Après avoir servi d'escouade antieuropa au tsar (souvenez-vous de l'inoubliable charge de cavalerie du Docteur Jivago), ils se battent du côté des armées blanches contre les Rouges de Trotski. En 1941, ils accueillent les nazis en libérateurs et forment un régiment qui, intégré aux divisions SS, marchera sur Moscou. On connaît la suite...

En fait, non. On ne connaît pas toute la suite, et c'est là qu'intervient Sepúlveda. A la défaite de l'Allemagne, ces Cosaques démontés errent dans une Europe centrale en train de basculer dans le butin de guerre de Staline. La dernière chose qu'ils veulent, c'est rentrer à la maison et avoir à s'expliquer devant le NKVD, l'incarnation même de la Terreur rouge. On les comprend...

Heureusement, il ne manquait pas de bons samaritains, à l'époque, pour faciliter l'émigration de criminels de guerre de cette espèce vers l'Amérique du Sud. C'est ainsi qu'un descendant du chef historique des Cosaques, l'ataman Krasnov, s'est retrouvé, un jour, gé-

néral dans l'armée de Pinochet, et son tortionnaire le plus zélé.

Après le Mur

La mécanique romanesque mise en branle par Sepúlveda ne manque pas d'intérêt. Après la chute du Mur, des Cosaques indépendantistes se mettent en tête de faire libérer l'héritier légitime de la lignée de l'ataman, entre-temps jeté en prison par la démocratie chilienne. Ils recrutent, pour ce faire, deux militants chiliens d'extrême gauche formés, comme Juan Belmonte, à la prestigieuse académie Malinovsky, et vivant toujours en exil dans l'ex-Union soviétique. Les services secrets à la botte des nouveaux oligarques russes se mettent alors de la partie. A la suite de la sale histoire contée dans *Un nom de torero*, ils contrôlent Belmonte et lui demandent de retrouver ses anciens frères d'armes, lesquels, une fois rentrés au Chili, se sont débarrassés tant de leurs complices cosaques que du sbire du FSB (le KGB nouvelle manière) censé les liquider, et dont on finit par comprendre qu'ils ont leur propre ordre du jour.

Évidemment, l'auteur du *Monde du bout du monde* n'est pas John le Carré. Ça se lit avec plaisir, mais la succession des péripéties n'est pas toujours parfaitement maîtrisée. Par exemple, que vient faire là-dedans le chapitre sur Yalta et le cuisinier chilien de Staline? Sepúlveda aurait dû le garder pour un de ces petits paquets d'histoires qu'il nous ficelle, fidèlement, bon an mal an.

LA FIN DE L'HISTOIRE

★★★

Luis Sepúlveda

Traduit de l'espagnol par David Fauquemberg

Métaillé

Paris, 2017, 198 pages

RENCONTRE

Quand les femmes libres inquiètent les radicaux

Dans *Les indésirables*, Diane Ducret revient sur un épisode sombre de l'histoire de la France

DANIELLE LAURIN

à Paris

C'est un épisode peu connu de l'histoire de la France. Sur l'ordre du gouvernement, près de 5000 femmes sans enfant sont entassées au Vélodrome d'Hiver à Paris. Pour la plupart des réfugiées. Beaucoup ont fui la guerre et le régime nazi en Allemagne.

Nous sommes en mai 1940. Deux ans avant la tristement célèbre rafle du Vel d'Hiv, où plus de 13 000 juifs seront rassemblés sur décision du régime de Vichy en vue d'être déportés dans les camps de la mort.

On appelle ces femmes les indésirables, on se méfie de ces étrangères. Bientôt, plusieurs d'entre elles, Juives et Aryennes entremêlées, se retrouveront dans un camp de détention français, au milieu des Pyrénées. Le camp de Gurs.

C'est le point de départ du nouveau livre de l'historienne, philosophe et romancière française Diane Ducret. Ce n'est pas sans raison qu'elle déterre cette histoire aujourd'hui. Elle y voit un lien inquiétant avec l'actualité: «*On n'a qu'à penser à l'afflux de réfugiés en France, mais aussi chez vous, au Canada, depuis quelque temps. Quel sort les attend?*»

La jeune femme de 34 ans rencontrée à Paris est perplexe. «*En cette période où l'Europe est soumise aux extrêmes du nationalisme et de la droitisation, on a évité cette contagion lors de l'élection présidentielle en France, mais il y a quand même 11 millions de personnes qui ont voté pour Marine Le Pen*», fait-elle remarquer.

Un roman, *Les indésirables*, mais documenté. L'auteure a fouillé les journaux, lu des témoignages de survivantes, exploré les ruines du camp de Gurs, près du Pays basque de son enfance. Quant aux archives du camp: «*Il n'y en a pas. Elles ont été détruites par un acte héroïque, afin qu'on ne retrouve pas ces femmes. Parce que certaines vont s'enfuir, d'autres non, hélas.*»

Libres et menaçantes

Au fait, pourquoi la rafle de mai 1940, dont faisaient partie notamment la philosophe Hannah Arendt de même que la maîtresse du poète Rilke, celle du peintre Soutine et plusieurs artistes de Montparnasse, concernait-elle seulement des femmes sans enfant? Diane Ducret, qui a signé deux ouvrages sur les femmes de dictateurs et un essai, *La chair interdite*, sur la perception du sexe féminin à travers les âges, a sa petite idée là-dessus.

«*L'image que nous avons toujours eue de la femme, c'est que si elle est mère et a rempli ses fonctions envers la société et la nature, elle est hors de tout soupçon. Tandis que la femme célibataire, sans enfant, ou la femme qui pense, qui est une artiste, peut être une rebelle, prendre les armes, verser dans l'idéologie nazie ou communiste. Elle peut en tout cas être un électron libre, tandis que la mère, elle, a charge de famille, charge d'âmes, donc on n'imagine pas qu'elle soit une ennemie.*»

Encore là, Diane Ducret voit des résonances avec aujourd'hui. «*Ça montre comment, en tant que femme, on peut devenir très vite, lors d'un durcissement du régime politique, une indésirable. On le voit dans certains pays arabes à gouvernance islamique et chez certains de nos voisins européens, où la liberté des femmes est menacée; les femmes libres deviennent indésirables.*»

Elle montre du doigt la Pologne, notamment, où elle s'est rendue plusieurs fois l'an dernier pour la promotion de *La chair interdite*. Le gouvernement polonais tentait alors, par un projet de loi, d'interdire totalement l'avortement. «*Même en cas de viol, de malformation grave du fœtus et de danger de mort imminent pour la femme*, insiste-t-elle. *C'est-à-dire dans tous les cas qui seraient quand même autorisés dans un cadre chrétien.*»

Elle raconte que de jeunes Polonaises se prenaient alors en photo avec *La chair interdite* et qu'elles brandissaient le



ARCHIVES AGENCE FRANCE-PRESSE

L'assurance, la créativité, l'insoumission et la liberté des femmes de Montmartre ont fait d'elles des cibles pour les autorités.

livre comme un porte-étendard sur Instagram. Une façon d'afficher leur militantisme féministe, note l'auteure. Une forme de résistance, quoi.

L'art, le rire et le désir

«*Vous voyez que la poésie peut guérir la peur*», fait dire Diane Ducret à l'un de ses personnages dans *Les indésirables*. L'art comme rempart, c'est l'une des idées maîtresses du livre, parsemé de citations d'Hannah Arendt et de chansons humoristiques inventées par Diane Ducret sur le modèle de celles qui avaient cours à l'époque dans Montparnasse.

Elle a découvert dans ses recherches que des femmes du camp de Gurs, à qui on avait fourni un piano, organisaient des soirées cabaret: chansons, danse... et théâtre, dont *Le songe d'une nuit d'été* de Shakespeare. «*Ça m'a semblé magnifique. J'ai trouvé ça très poétique. Et j'ai eu envie d'écrire un roman qui ferait penser au film La vie est belle, de Roberto Benigni.*»

Si elle décrit de l'intérieur les conditions de vie et d'hygiène misérables de ces femmes, elle nous imprègne aussi de leur joie, de leurs

rires. Elle nous les montre désireuses de garder leur dignité malgré l'indignité de leur situation. Et soucieuses de rester femmes, désirables, alors qu'autour d'elles est installé un camp de réfugiés masculins composé principalement d'Espagnols républicains. Plusieurs femmes vont tomber amoureuses, l'une d'elles va donner naissance à un enfant.

Aux yeux de l'écrivaine, *Les indésirables* est davantage un roman sur la lumière et la force des femmes que sur le camp de Gurs comme tel. «*Ça raconte surtout comment ces femmes que l'on a raflées, qui sont ennemies et vont devenir amies, décident de se rebeller en montant un cabaret, en voulant rester belles, en tombant amoureuses, en portant la vie...*»

Pour Diane Ducret, ces femmes que l'on dit indésirables et ventres vides représentent rien de moins que «*le cœur de survie de l'humanité*».

Collaboratrice

Le Devoir

LES INDÉSIRABLES

Diane Ducret

Flammarion

Paris, 2017, 320 pages

«*La femme célibataire [...] peut être une rebelle, prendre les armes, verser dans l'idéologie nazie ou communiste*»

Diane Ducret expliquant pourquoi, selon elle, les autorités n'ont visé que des femmes sans enfant lors de la rafle de 1940



Diane Ducret

JOËL SAGET AGENCE FRANCE-PRESSE

Du papier à l'écran

Les indésirables fait l'objet de négociations actuellement avec un producteur français en vue d'en faire un film. Entre-temps, le deuxième roman de Diane Ducret, *L'homme idéal existe. Il est québécois*, paru en 2015, fait l'objet d'une adaptation cinématographique qui devrait voir le jour à la fin de 2019, avec le cinéaste québécois Ken Scott à la réalisation. Inspirée d'une expérience vécue par l'auteure, cette «*anti-comédie romantique*», comme elle la qualifie elle-même, raconte une histoire d'amour entre une Française et un Québécois. «*On va voir que ça ne se passe pas très bien. La Française, qui arrive avec tous ses clichés sur le Québec, va se rendre compte finalement que c'est peut-être elle, le cliché, avec ses attentes, ses idéaux et ses prétentions*», résume Diane Ducret.

L'exemple de Wilfrid Laurier

LOUIS CORNELLIER



Wilfrid Laurier est un beau personnage politique. Né en 1841 à Saint-Lin, il est le fils d'un sympathisant patriote et d'une mère cultivée qui meurt de la tuberculose alors qu'il n'a que six ans. L'enfant est fragile, toussé sans cesse et craint la mort. Cela ne l'empêchera pas de devenir le premier Canadien français élu au poste de premier ministre du Canada, en 1896, fonction qu'il occupera pendant 15 ans. Dans un petit récit biographique publié chez XYZ en 2008, l'auteur ontarien Roderick Stewart le dépeignait bellement comme un gracieux conciliateur.

Le sénateur et ex-journaliste André Pratte voue un culte à Laurier. Cela n'a rien pour surprendre, étant donné que les deux hommes, séparés par un siècle, ont beaucoup en commun. Laurier, en effet, a d'abord été un journaliste rouge, c'est-à-dire un fervent adversaire de l'Acte d'union de 1840 et du projet de Confédération de 1867, avant de devenir un champion de l'unité canadienne.

Pour le sénateur André Pratte, le grand politicien fédéral peut encore servir de modèle

Pratte, pour sa part, a appuyé la souveraineté du Québec avant de se convertir, par réalisme, dit-il, aux bienfaits du fédéralisme. Laurier brillait par ses talents d'orateur; Pratte est un talentueux essayiste politique dont le style limpide s'avère exemplaire. Les deux hommes, enfin, préfèrent l'échange d'arguments à la polémique et élèvent le compromis au rang de vertu politique suprême.

En 2011, au Boréal, Pratte consacrait une petite biographie à Laurier, dans laquelle il incitait les Québécois à s'inspirer de l'attitude du grand politicien. Il propose, cette fois, dans *Biographie d'un discours*, une fine analyse de ce qui fut probablement la plus remarquable conférence de la carrière de Laurier. Pratte connaît la pensée de l'homme et l'admire. La lecture qu'il fait de ce grand discours de Québec du 26 juin 1877 donne un bel et instructif essai.

Bête noire du clergé

Comme bien des rouges, Laurier, après 1867, a renoncé à contester la Confédération, écrit Pratte, et s'est résigné «à jouer le jeu du nouveau régime», rejoignant ainsi l'esprit de La Fontaine et délaissant celui de Papineau. Son objectif, désormais, sera de «rechercher un terrain d'entente entre francophones et anglophones en faisant appel à la raison plutôt qu'aux émotions et en invoquant le respect des grands principes du droit et du parlementarisme britanniques», résume Pratte.

Or, au Québec, Laurier et les libéraux ne passent pas. Le clergé ultramontain les attaque avec virulence et les accuse d'être des révolutionnaires infréquentables parce qu'ils défendent la liberté de presse, d'opinion et de conscience, de même que la séparation de l'Église et de l'État. En chaire, les prêtres imposent aux fidèles de voter pour les conservateurs, en décrivant le libéralisme comme «le serpent qui se glissa dans le paradis terrestre pour tenter et faire déchoir la race humaine», selon la formule d'une lettre pastorale de l'époque.

Dans son grand discours, Laurier entend réfuter ces attaques. «Cours de philosophie et d'histoire politique» plus que discours partisan, écrit Pratte, cette conférence, largement citée dans le livre, est éblouissante. L'avocat Laurier y plaide que le libéralisme canadien n'a rien de sulfureux, s'inspire de la tradition britannique de modération et veut essentiellement défendre la liberté individuelle et la justice. Le clergé, par conséquent, commet une profonde injustice en interdisant aux catholiques d'adhérer à cette doctrine, tout aussi respectable que le conservatisme, explique l'orateur. Rome et les tribunaux canadiens donneront d'ailleurs raison à Laurier contre les ultramontains.

Héros du fédéralisme

Cet épisode, au fond, sert de prétexte à Pratte pour redire, à l'occasion du 150^e anniversaire de la Confédération, que Laurier est le héros politique canadien par excellence. Partisan de la «voie ensoleillée», celle que Justin Trudeau évoquait le soir de son élection, et de la bonne entente entre anglophones et francophones, entre les vainqueurs et les vaincus, n'hésite-t-il pas à dire, de l'unité dans la diversité et d'un sage libéralisme, Laurier, conclut Pratte, «nous a montré les voies à suivre: la classe, le dialogue, le sens de la justice et le compromis».

Ce que Pratte ne dit pas, c'est que les politiciens québécois qui ont suivi l'exemple du grand homme depuis sa mort, en 1919, les Robert Bourassa et Brian Mulroney, par exemple, sont toujours revenus d'Ottawa les mains presque vides. Les accords avortés de Victoria, de Meech et de Charlottetown en témoignent.

BIOGRAPHIE D'UN DISCOURS

WILFRID LAURIER À QUÉBEC, LE 26 JUIN 1877

★★★★1/2

André Pratte

Boréal

Montréal, 2017, 176 pages



STAN WAYMAN

John F. Kennedy est accueilli par des meneuses de claques lors d'une visite dans une école secondaire du Wisconsin, en mars 1960.

Kennedy sous le regard de Norman Mailer

Un album riche en photos revient sur la campagne électorale de 1960 telle que racontée dans le magazine *Esquire*

PAUL CAUCHON

Plus de 50 ans après sa mort, John F. Kennedy, dont on célèbre cette année le centenaire de la naissance, le 29 mai prochain, représente encore une sorte de «mesure étalon» de la jeunesse, de la nouveauté et du désir de changement chez un politicien. Et Norman Mailer a sûrement contribué à bâtir ce mythe.

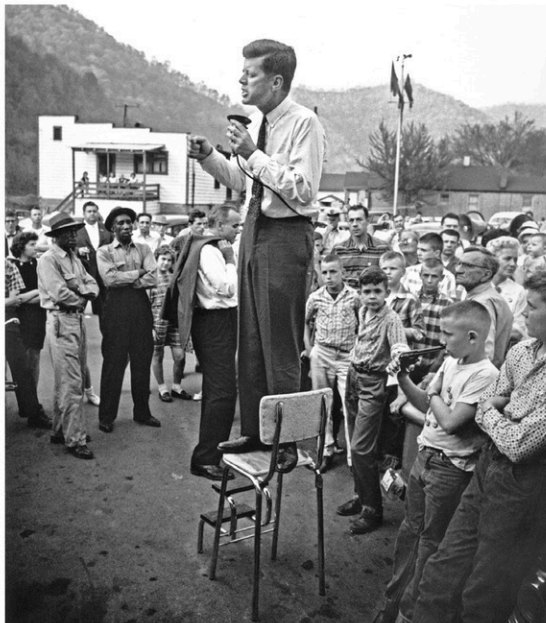
En 1960 le grand écrivain touche-à-tout est engagé par le magazine *Esquire* pour couvrir la convention démocrate et la campagne présidentielle qui porteront Kennedy au pouvoir. Ce qui a donné lieu à un véritable morceau de bravoure intitulé *Superman Comes to the Supermarket*, un très long reportage que vient de rééditer l'éditeur Taschen.

Le texte d'*Esquire* a fait époque en tranchant avec la façon traditionnelle de couvrir une campagne électorale. Norman Mailer y explorait un «nouveau journalisme», consistant à se mettre en scène dans l'histoire qu'on couvre.

Le journaliste était fasciné par Kennedy. Dans la préface de cette réédition, J. Michael Lennon, professeur de lettres à la Wilkes University et biographe autorisé de Norman Mailer, écrit que ce dernier espérait devenir un proche conseiller du futur président, «une sorte de cardinal Richelieu culturel qui ferait le pont entre la Maison-Blanche et les courants les plus stimulants de l'inventivité américaine». Ce qui ne s'est jamais produit!

L'aventureux extraordinaire

Alors que le précédent président, Eisenhower, est «l'antihéros, le régulateur né», qui correspondait aux attentes «des timorés des pétrifiés, des prudes et des avachis», écrit Norman Mailer, Kennedy arrive au moment où le peuple américain a besoin de se montrer «plus aventureux et plus extraordinaire». Jamais un candidat n'a autant incarné la jeunesse, l'énergie et la modernité. Et il est



HANK WALKER

Le futur président démocrate s'adresse aux habitants du comté rural de Logan, en Virginie occidentale, le 25 avril 1960.

«beau comme un prince de l'aristocratie implacite du rêve américain».

On sent pourtant que Norman Mailer a une certaine difficulté à percevoir le charisme de Kennedy qu'il décrit comme un homme qui «a une douzaine de visages». Mais on est happé par sa prose luxuriante, quelquefois trop luxuriante, qui multiplie énumérations, métaphores et liens audacieux.

Les descriptions de Norman Mailer sont souvent féroces. Ainsi décrit-il le vice-président Lyndon B. Johnson, «compromis avec trop de contradictions qui se reflétaient maintenant sur son visage, [...] les yeux pétillants d'ironie quand il se voulait solennel, paraissant corrompu lorsqu'il prenait un ton moralisateur, le gras des

bajoues frémissant de terreur à chacun de ses bons mots, pas convaincant, pour tout dire, un vrai politicien du Sud, un démocrate texan, un Eisenhower conservateur qui ne ferait pas de mal ni de bien, qui se plierait à la machine».

Et que dire de Robert Kennedy, qui a l'air d'un gentil joueur de football, mais dès que le ballon est en jeu «vous recevez un royal et anguleux coup de genou dans les parties. C'était le genre d'homme avec lequel on ne doit jamais passer les gants si l'on a envie d'un peu de pugilat amical car au bout de deux minutes ce sera la guerre, et dans toute guerre les salauds égocentriques ont beaucoup de résistance».

Anecdotes en photos

Tout ça est très réjouissant à lire. Le texte original de Norman Mailer occupe à peine le quart de ce gros pavé, plutôt album «table à café». Le reste est constitué d'un grand reportage photographique faisant revivre avec force d'anecdotes la campagne présidentielle de 1960. À voir Kennedy plonger dans les foules enthousiastes et haranguer le badaud debout sur des capots de voitures ou sur un escabeau, on mesure vraiment comment cette époque est révolue, et comment de telles proximités semblent invraisemblables aujourd'hui.

On ne saura jamais ce que Norman Mailer, mort il y a dix ans, aurait écrit sur le président Trump. Mais en 1960 il croyait que le pays avait besoin d'un héros: «un héros incarne les fantasmes et ainsi octroie à chaque esprit individuel la liberté de considérer ses fantasmes et de trouver le moyen de se développer».

Le Devoir

SUPERMAN DÉBARQUE AU SUPERMARCHÉ

★★★★

Norman Mailer

Taschen

Cologne, 2017, 370 pages

HISTOIRE

Haïti et sa guerre des couleurs

Bernard Gainot revient sur la brèche dans l'édifice ségrégationniste causée par la militarisation des esclaves affranchis

DAVE NOËL

En 1804, Haïti émerge du chaos pour devenir la première république noire de l'histoire. Avec *La révolte des esclaves*, l'historien français Bernard Gainot décortique les quatre décennies précédant le drame fondateur de ce pays hanté par son lourd passé colonial.

À la jonction de l'histoire militaire et de la géographie sociale, le petit essai destiné aux spécialistes nous ramène au traité de Paris qui met un terme à la guerre de Sept Ans (1756-1763). Amputé du Canada et de l'Inde, l'empire colonial français se reconstruit autour d'Haïti que l'on appelle alors Saint-Domingue. Pour assurer la défense de l'île à sucre, la France forme des unités de cavalerie réunissant des Noirs affranchis chargés du maintien de l'ordre et de la chasse aux esclaves en fuite.

La militarisation croissante des libres de couleur ouvre une brèche dans l'édifice ségrégationniste. «Aux yeux des commandants militaires, le soldat de couleur est à la fois mieux adapté à la guerre sous les tropiques et plus loyal envers la métropole que les colons blancs tentés par l'autonomie», écrit Bernard Gainot.

L'ordre colonial de Saint-Domingue est défi-

nitivement bouleversé par la Révolution française de 1789. Se réclamant de leurs ancêtres flibustiers, les Créoles blancs contestent le despotisme du gouverneur nommé par la métropole. Ces «républicains des tropiques» inspirés par le modèle étatsunien déchantent rapidement avec l'instauration de l'égalité civile entre les Blancs et les libres de couleur défendue par le lobby anti-esclavagiste de Paris.

Le «Spartacus noir»

À compter de 1791, Saint-Domingue sombre dans le brouillard d'une guerre multiforme. Alors que la Grande-Bretagne se porte au secours des radicaux blancs opposés à l'émancipation des Noirs, l'Espagne offre son soutien aux esclaves insurgés de l'arrière-pays. «Aucune insurrection ne peut être victorieuse sans l'appui d'une puissance antagonique de celle qu'elle combat», rappelle Gainot avec justesse.

Toussaint Louverture est l'un des meneurs de la révolte noire. Passé au service de l'Espagne, ce fervent catholique se rallie à la France en 1794, dans la foulée de l'abolition de l'esclavage. En quelques années, le «Spartacus

noir» prend le contrôle de l'ensemble de l'île. Il est toutefois vaincu par le beau-frère de Napoléon chargé de la reconquête du territoire semi-autonome. Privés de leur général, les insurgés reprennent le combat avec l'aide de la

fièvre jaune qui décime le corps expéditionnaire français. Les lendemains de l'indépendance obtenue en 1804 seront amers pour la «perle des Antilles».

Au milieu des factions, Bernard Gainot reconstitue la «guerre de postes» livrée au cœur des forêts luxuriantes de l'arrière-pays haïtien. Difficile d'imaginer aujourd'hui l'ampleur de ce couvert forestier dont la disparition graduelle a aggravé l'aridité d'un territoire balayé périodiquement par les ouragans et les tremblements de terre.

Le Devoir

LA RÉVOLUTION DES ESCLAVES HAÏTI, 1763-1803

★★★★

Bernard Gainot

Vendémiaire

Paris, 2017, 285 pages

